

ELOGE DE LA DIFFERENCE

Albert JACQUARD

D'un monde stable à l'explosion de la démographie

Quand on prépare des enfants à entrer dans un monde de demain qui va ressembler au monde d'hier et au monde d'aujourd'hui, on sait quoi faire, mais nous ne sommes plus du tout dans ce cas-là ; le monde dans lequel vont vivre nos enfants ne peut pas être semblable au monde d'aujourd'hui pour quelques raisons que je vais très rapidement préciser.

Nous sommes obligés d'admettre que nous vivons une révolution. D'abord, la révolution des effectifs de l'humanité. Nous sommes une espèce fragile, nous, les hommes. Nous avons presque toujours au cours de l'histoire de l'humanité, qui dure depuis quelques centaines de milliers d'années, été très peu nombreux sur la terre : quelques millions. Et puis, c'est très récent, depuis dix, quinze mille ans, nous avons commencé à augmenter notre effectif : nous avons atteint deux cent cinquante millions au début de l'ère chrétienne, avec un équilibre qui faisait qu'on était toujours deux cent cinquante millions d'hommes en l'an Mille. Tandis qu'aujourd'hui, nous sommes bientôt six milliards, et l'on pense que l'expansion actuelle va s'arrêter aux environs de dix, onze milliards.

Il est bien clair que l'on ne pourra pas vivre au cours du XXI^e siècle avec une humanité de sept, huit, dix milliards d'hommes dans les mêmes conditions que lorsque nous étions deux milliards, quand je suis né, ou un milliard et demi lorsque des gens comme Tocqueville ou Karl Marx ont réfléchi à la meilleure façon d'organiser la vie des hommes. Les problèmes qu'ils ont essayé de résoudre ne se posent plus de la même façon. Il nous faut préparer une humanité de dix milliards d'hommes. C'est cette humanité-là que nos enfants auront en charge. Et il faut les y préparer. C'est évidemment une tout autre donnée ; la fameuse parole de Paul Valéry « le temps du monde fini commence » va véritablement tracer les limites des possibilités de l'humanité. Nous sommes dans un monde fini. Nos enfants seront dans un monde dont ils verront bien qu'il a des limites. Ce n'est pas triste du tout mais il faut au moins les y préparer. Voilà quelque chose de complètement nouveau. Aucun de ceux qui ont réfléchi au sort des hommes n'a pensé à ça jusqu'à il y a très peu de temps. C'est à nous d'y penser et de les y préparer.

Deuxième révolution : la répartition des hommes sur la terre

Là aussi, c'est une question qui touche très profondément à l'enseignement. J'aimerais, pour prendre une façon pittoresque de dire les choses, vous dire ce que je ferais le premier jour où je serais ministre de l'Éducation Nationale : je supprimerais déjà les planisphères géographiques de tous les murs des écoles. Pourquoi ? Parce que ces planisphères donnent à nos enfants une image fautive du monde.

Bien sûr, on leur montre, quelquefois avec des projections un peu astucieuses, la terre géographique telle quelle est ; mais au fond, la terre géographique n'a pas d'intérêt, sauf pour quelques-uns qui se seront promenés dans le grand Nord Sibérien ou en haut du Canada. Au fond, qu'est-ce que ça peut nous faire que ces pays soient grands ? Ce qui compte c'est la terre des hommes. Et la terre des hommes, elle n'est pas décrite par les géographes, elle est décrite par les démographes. Je mettrais donc sur les murs des écoles, moi ministre, des cartes démographiques où chaque nation serait représentée par une surface proportionnelle à sa population.

Le Canada aura disparu, la Sibérie sera toute petite et le Bangladesh sera très grand. Car c'est ça, le monde des hommes ! C'est cette répartition qu'il faut montrer à nos enfants telle qu'elle est aujourd'hui, et telle qu'elle sera demain, quand ils auront la terre en charge. Et elle aura encore complètement changé ! La surface démographique de l'Amérique du Nord et de l'Europe n'aura pas évolué : un milliard deux cents millions d'hommes. Mais la surface de l'Asie, elle, aura été multipliée par 1,5 ; de deux milliards huit à quatre milliards deux. La surface de l'Amérique Latine aura doublé : de six cents millions à un milliard deux. La population de l'Afrique, la surface démographique de l'Afrique, aura

triplé : de huit cents millions à deux milliards quatre. Voilà le monde de demain, avec les pressions migratoires considérables qui vont nécessairement s'ensuire.

Et puis, comme il est toujours bon dans une pédagogie, je donnerais un exemple de cette dérive des continents humains. Oui, je leur apprendrais, aux enfants, que les continents géographiques dérivent ; on sait bien, maintenant, que les plaques tectoniques se baladent sur la terre, mais c'est long ! Il faut cent, deux cents millions d'années pour que la distance entre l'Amérique du Sud et l'Afrique augmente. Mais si on représente des continents non plus géographiques, mais démographiques, eux aussi se promènent, ils dérivent ; mais ils dérivent beaucoup plus vite, et les enfants verront la différence entre ces deux cartes. Je donnerai un exemple d'un endroit qui nous est cher. L'endroit qui pour nous, Français, est le lieu d'où nous venons, la Méditerranée.

La Méditerranée, elle aussi, du point de vue démographique va changer. Aujourd'hui, autour de la Méditerranée, quatre cents millions d'hommes. Deux cents millions sont judéo-chrétiens de culture, et deux cents millions sont musulmans. Dans trente ans, deux cents millions de judéo-chrétiens, trois cent cinquante millions de musulmans. C'est un fait ! C'est pratiquement écrit, compte tenu des tables de fécondité qui n'évoluent que très lentement. Par conséquent, il faut dire à nos enfants ce lieu d'où nous venons, cette Méditerranée d'où viennent tous nos concepts, car au fond nous regardons le monde à la façon des Grecs, à la façon des Égyptiens, à la façon de Jésus ou de Mahomet, d'Averroès et d'autres : tous ces gens-là ont regardé le monde à la lumière de la Méditerranée.

Cette Méditerranée, il faut la faire ou la subir. On peut la subir en attendant, en s'enfermant pour être protégé contre tous ces gens-là qui vont vouloir venir chez nous et qui ne sont pas comme nous : ils sont basanés plus que nous, et puis ils sont musulmans, alors que nous sommes judéo-chrétiens. On peut se protéger. C'est une des façons de faire. Mais par là même, on va donc se condamner à mort car tout corps vivant, y compris une collectivité, dès qu'elle s'enferme, se condamne à mort.

Ou bien on va s'ouvrir, on va créer une communauté et me voilà avec un projet politique magnifique, la communauté culturelle méditerranéenne. Culturelle, et non pas économique, bien sûr ! On commence par la culture et, nous autres, les Méditerranéens, quelles que soient nos sources, nous allons essayer de résoudre ensemble nos problèmes.

Ce projet doit faire vraiment partie de l'enseignement. Nous voulons donc construire ce petit bout de terre qu'est la Méditerranée, dans lequel il y a ce petit bout de terre qu'est mon pays, la France, mais impliqué dans la Méditerranée et cette Méditerranée impliquée à l'intérieur d'une planète, devenue maintenant interdépendante.

Voilà mon projet vis-à-vis des enfants : essayons donc de la construire, cette Méditerranée, en ne regardant pas l'Autre comme un ennemi, comme un adversaire, mais comme quelqu'un de différent et qui par conséquent va être notre source.

Cela fait donc déjà deux révolutions qui nécessairement se produiront : les effectifs, leur répartition.

Troisième révolution : nos pouvoirs

Les pouvoirs des hommes viennent de s'accroître à une vitesse invraisemblable, folle, imprévisible. Que nous soyons des individus, des animaux qui nous donnons des pouvoirs, on le sait, c'est même le propre de l'homme. Il a peur du feu et un jour il apprivoise le feu. Cela change tout dans sa façon de vivre. Il a fallu des centaines de milliers d'années pour y arriver, et puis peu à peu nous avons inventé des quantités de choses qui nous ont permis de devenir coauteurs de notre environnement. Nous sommes des homo faber. C'est magnifique ! Parce que nous regardons le monde autrement, nous devenons capables de le transformer comme dans le mythe de Prométhée.

Aujourd'hui, ce n'est plus un mythe, mais une réalité. Le monde, nous l'avons entre nos mains. Nous pouvons le faire éclater. Nous avons, d'un seul coup, multiplié non pas par dix ou par cent mais par quelques millions notre pouvoir de destruction. Quand je suis né, on sortait d'une guerre, celle de 14-18, où il fallait environ mille obus à Verdun ou sur la Somme pour tuer un ennemi. Aujourd'hui, avec une seule bombe, on tue des millions de personnes, cela change tout.

Cela transforme profondément notre regard sur nous-mêmes et sur notre rôle vis-à-vis de l'Autre. Le regard d'autrefois était bien décrit par la fameuse phrase de Francis Bacon au XVII^e siècle : « Le but de la science et de la technique, c'est de réaliser tout ce qui est possible ». C'est Prométhée : dès que je peux faire, je fais. Et chaque fois, bien sûr, on confond une avancée technique et un progrès. Un progrès humain.

On ne savait pas ; maintenant, on sait faire. On a fait un progrès, et puis tout d'un coup, on s'aperçoit qu'il y a des avancées techniques qui ne sont pas des progrès. Bien sûr, du côté de la destruction. C'est ce qui a motivé la phrase d'Albert Einstein, exactement l'opposée de celle de Francis Bacon : « Il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne pas faire ». Il a dit ça le soir d'Hiroshima.

Il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne pas faire : la destruction, en utilisant la force nucléaire, malgré les capacités que nous donne cette découverte toute récente ; quarante-deux ans, ce n'est pas vieux. Il y a aussi quarante-deux ans qu'on a découvert l'A.D.N. Le support de la vie. C'est fabuleux. Cela a tout changé dans notre regard sur le monde dit vivant. Et puisqu'on a compris en quoi ça consistait, on manipule, on va pouvoir faire n'importe quoi. Par conséquent, décider si oui ou non on fait. Est-ce qu'on va écouter Francis Bacon en pensant : « Le jour où on pourra faire un clone humain, c'est-à-dire un jumeau plus jeune, est-ce qu'on le fait ou est-ce qu'on ne le fait pas ? », ou est-ce qu'on écouterait Albert Einstein : « Non, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas faire ! ». Qui va en décider, sinon les hommes eux-mêmes ? Et voilà encore une des novations dans le projet éducatif : qui va décider que l'on accepte ou pas de faire des recherches sur le clonage humain ? Un comité d'éthique ? Pourquoi pas ?

J'ai fait partie du Comité National d'Éthique. J'en ai un très grand souvenir : autour de Monsieur Jean Bernard, on était là, très fervents, supposant des problèmes, s'écouter. Il y avait le catho qui disait ceci, il était jésuite, il y avait le musulman, il y avait le marxiste, il y avait, etc. Et tous convergeaient dans une même crainte : ce que l'on peut faire, est-ce qu'on doit le faire ? Est-ce qu'on dit oui, est-ce qu'on dit non ?

Mais ma conclusion sur mon appartenance au Comité d'Éthique, pendant trois ans, c'est que ça n'est pas à un groupe de trente personnes, aussi pleines de bonne volonté soient-elles, de décider de la morale d'un peuple. La morale d'un peuple, c'est au peuple de la décider. Par conséquent, il faut que ce peuple soit prêt à affronter des problèmes graves, justement sur l'éthique, et la manière de s'y préparer par l'éducation. L'objectif de l'éducation c'est de faire des gens capables de participer à la vie d'un peuple, capables de devenir des citoyens qui se disent : « Moi je pense que... », et chacun en fonction de son cheminement personnel aboutira à une conclusion et la confrontera à la conclusion de l'Autre. Ils ne se disputeront pas, mais ils s'affronteront bien sûr. S'affronter, c'est merveilleux. C'est être front contre front. Intelligence contre intelligence. Intelligence face à intelligence. Et non pas force contre force. Et puis, peu à peu, on va converger. Voilà le vrai rôle de l'éducation aujourd'hui. A cause de cette révolution extraordinaire de nos pouvoirs.

Une des conséquences de la révolution de nos pouvoirs, c'est que, peu à peu, la malédiction du travail est en train de disparaître. Quand j'ai commencé ma vie professionnelle, c'était juste après la dernière guerre, dans les années 55, on parlait beaucoup de productivité et j'étais ingénieur ; j'ai participé à l'amélioration de la productivité. On était tout content de penser que le travail allait être de moins en moins pesant. Qu'on allait pouvoir s'en libérer. Mais on se disait : « Ça aura une limite. Bientôt on va atteindre le maximum ». Et puis, au contraire, est arrivée la révolution de l'informatique, qui fait que décidément on se dit que le travail va disparaître. Et on pense, si on a un peu l'histoire, qu'effectivement il y a quelques siècles, des gens fort intelligents, les philosophes des Lumières, affirmaient : « Un jour les machines feront le travail des hommes, ce sera l'âge d'or retrouvé ». Or, on s'aperçoit aujourd'hui que les machines font le travail des hommes, et on appelle ça « la crise », et on dit : « Les hommes sont de trop » et on les met en chômage et on les désespère. Il y a une erreur quelque part.

Eh oui ! Nos enfants vont entrer dans un monde où il y aura de moins en moins de travail. Peut-être faudra-t-il encore travailler un peu, mais combien ? Quatre, cinq heures par semaine au maximum... et alors, que fera-t-on ? Si on les a préparés à travailler, ils vont se dire : « J'ai été préparé à quelque chose qui n'existe plus ». Ils vont être désespérés. Il faut les préparer à autre chose : il faut les préparer à vivre, et à vivre les uns avec les autres, et à s'apercevoir que c'est merveilleux d'avoir pu dire non à cette malédiction qu'était le travail. On a bien dit non à la mort des enfants. C'était aussi une des malédictions. Dans la nature, un enfant meurt dans les six premiers mois une fois sur deux, tant nous sommes fragiles. On a dit non, on a gagné. Tant mieux ! Le travail était cette obligation pour survivre d'utiliser sa force et son intelligence à des tâches ennuyeuses, fatigantes, qui vous défaisaient. Maintenant on va pouvoir y échapper, tant mieux. Alors que fait-on ? On vit enfin. Heureusement.

A côté de ces trois révolutions du nombre, de sa répartition, et des pouvoirs, il y a la quatrième révolution dont personne ne nous parle et qui est la plus fondamentale.

Les révolutions conceptuelles

Nous venons de vivre, et c'est extraordinaire qu'on n'en parle pas, en particulier dans l'enseignement, nous venons de vivre un siècle de révolutions conceptuelles. Le XXe siècle est un siècle de renaissance. Pour la Renaissance, on évoque le XVIe. C'est un siècle qui ne devait pas être tellement beau pour la plupart des gens qui vivaient dans des villages ou dans des villes. Mais quelques siècles après, on s'est dit : « C'était la Renaissance » parce qu'il y avait eu quelques hommes qui avaient changé notre regard sur le monde. Copernic, Galilée, nous disent que la Terre n'est pas au centre du monde. Au fond, la plupart des gens devaient s'en moquer complètement. Le paysan, il s'en fichait que la Terre soit au centre du monde. Mais ça a été le début d'une révolution très profonde pour les enfants de Galilée : les Lumières du XVIIIe siècle ayant centré le monde ailleurs que sur la Terre, voilà qu'on a repensé le rôle de l'homme, qu'on a repensé la conception même de la religion, et tout a changé dans notre vision de nous-mêmes. Car dès que l'on change un concept, même scientifique, on change notre regard sur nous-mêmes.

Tous les mots qui décrivent le monde ont changé de sens au cours du XXe siècle. Et du coup, notre regard sur l'homme a changé lui aussi. J'aimerais très rapidement évoquer cela. Je m'en suis rendu compte en écrivant La légende de la vie. A ma grande surprise j'ai constaté que tous les mots avaient changé de sens. Prenez un mot quelconque. Je prends le mot « matière » ; tout le monde sait ce que c'est que la matière. Eh bien plus maintenant !

L'électron a été découvert justement il y a cent ans, en 1895 ou en

1896. Qu'est-ce que c'est qu'un électron ? Le petit truc qui tourne autour du noyau d'un atome. Un petit grain de matière qui tourne là. Mais, aujourd'hui, quand vous dites à un professeur de physique : « C'est un petit grain de matière tout petit », il ricane en pensant que vous n'avez rien compris. Ce n'est pas un grain de matière. « Alors qu'est-ce que c'est ? ». Il vous répond :

« C'est un paquet d'ondes. Un paquet d'ondes, des ondes qui s'ajoutent. Alors ça fait un paquet, on appelle ça un électron.

- Mais qu'est-ce que c'est vos ondes ?

- Une onde, c'est $y = a \cos(t)$.

- Mais ça représente quoi ?

- Eh bien, ce que ça représente, on ne sait pas trop ; mais le carré du module de l'onde est égal à la probabilité de présence de l'objet en question ».

C'est ça que vous dit le physicien. La matière a disparu, il ne reste plus qu'un paquet d'ondes. Eh oui, une particule, ça a disparu. Songez que certains écrivent « particule » non plus « cul » mais « qu ». Si bien qu'il y a ceux qui parlent de particule et puis ceux qui parlent de particule, mais ce ne sont pas les mêmes particules.

Effectivement, on ne sait plus de quoi on parle, mais on sait qu'on ne le sait plus. C'est une avancée conceptuelle formidable.

La notion de temps, elle aussi, a complètement changé de sens. Nos grands-pères parlaient même de l'éternité comme d'une durée qui n'en finissait pas. Plus maintenant, c'est fini ça ! Le temps a disparu comme repère absolu. Songez que, depuis Einstein, en 1905, voilà que le temps dépend de la vitesse à laquelle on va, par rapport à l'événement dont on veut mesurer la durée. C'est la fameuse histoire du monsieur qui dit à sa femme : « Tu regardes la télé, ou tu m'accompagnes ? Je sors le chien dans la forêt. » « Oh je regarde la télé », répond la femme. Alors le monsieur va dans la forêt se promener, le chien tourne autour du monsieur en faisant toutes sortes de détours, et puis il agite la queue. Quand il rentre à la maison, le monsieur a moins vieilli que la dame. Le chien a moins vieilli que le monsieur, et le bout de la queue du chien a moins vieilli que le chien. Et c'est vrai. Évidemment pas de beaucoup ; évidemment ils ne vont pas assez vite, mais il est fondamental de penser que le temps n'a pas été le même pour tous ces objets-là : monsieur, dame, chien et bout de la queue du chien. On a mesuré ce phénomène par des avions qui tournent en sens inverse autour de la terre. Oui, ça se constate.

Ce n'est pas grand chose, ça ne change rien peut-être à la vie quotidienne, bien sûr, mais fondamentalement, ça nous fait penser que le temps n'est pas ce que l'on croyait. Il n'est pas identique pour tout le monde. De même quand on s'approche d'un trou noir, le temps se met à ralentir tellement que ce qui est une durée infinie pour l'un, une éternité, représente quelques minutes pour l'autre. Cela aussi peut être vérifié. Allez près d'un trou noir, laissez vous tomber dedans, et calculez le temps de votre chute ; on peut vous promettre qu'effectivement votre chute va durer 523 secondes compte tenu du point de départ etc. Mais pour celui qui regarde cela de loin et pour lequel le trou noir n'a plus d'influence sur la courbure de l'espace temps, la chute dure une éternité.

Voilà que l'éternité ne dure pas longtemps, qu'elle dépend en fait de l'endroit où on est... Ce point de vue permet d'envisager autrement la fameuse phrase, à la fois de Woody Allen et de Franz Kafka : « L'éternité, comme ça va nous sembler long, surtout vers la fin ». Si l'éternité vous semble longue, allez près d'un trou noir, ça durera le temps que vous voulez. C'est le mot éternité qui a changé de sens.

Et de même le fameux Big Bang. On vous dit — et ça aussi c'est une des découvertes du XXe siècle, un cadeau formidable — : « L'univers n'est pas stable ». Songez combien c'était écrit dans nos esprits au point que même quelqu'un d'aussi peu bloqué par les idées préconçues qu'Einstein a découvert un beau jour, dans son équation de la relativité générale, que l'univers n'était pas stable, que par conséquent son équation était fautive. Il trouve l'équation impliquée de l'ensemble de la relativité générale, il l'applique à l'univers, il tombe sur le fait qu'il n'y a pas de solution stable et, dit-il, « L'univers est stable, donc mon équation est fautive ! ». Il rajoute un terme à son équation. Peu de temps après, douze ans après, on s'aperçoit que l'univers n'est pas stable. Vous le savez, les galaxies s'éloignent. Donc hier, elles étaient moins éloignées qu'aujourd'hui, avant-hier encore moins et, en remontant de quinze milliards d'années, elles étaient toutes au même endroit. On appelle ça le Big Bang. Il s'est produit, c'est facile à calculer, disons il y a quinze milliards d'années. Lorsque vous dites ça à quelqu'un, il vous répond : « Mais alors, qu'est-ce qu'il y avait il y a seize milliards d'années ? », et si vous répondez : « Il n'y avait rien, c'était le néant. », c'est beaucoup trop. Il n'y avait pas rien. Il n'y avait tout simplement pas de « y avait ». Ah ! voilà un beau jeu de mots pour les juifs avec le « Yahvé » : mais il n'y avait pas de « y avait ». Il n'y avait pas de temps.

Le temps a été créé par le Big Bang. Au fond, c'est évident, pourquoi voulez-vous que du temps s'écoule si rien ne se passe, si vraiment rien ne se passe ? Saint Augustin, quatre siècles après Jésus-Christ, avait découvert cela : « Je sais que si rien ne se passait, il n'y aurait pas de temps passé ». Donc, tant qu'il n'y avait pas eu le Big Bang, rien ne se passait, il n'y avait pas de temps passé. Personne n'attendait le Big Bang, donc il n'y avait pas d'avant Big Bang, donc le Big Bang n'est pas un début, car tout début suppose un avant début. Cette conférence, cette réunion a eu un début. Auparavant, vous vous disiez : « Quand est-ce que ça commence, ils sont en retard ». Mais personne n'était là avant le Big Bang pour penser : « Alors, ce Big Bang c'est pour bientôt ? ! ».

Essayez d'y réfléchir. C'est extraordinairement difficile. Vous ne pouvez pas faire pénétrer ça dans votre tête. Moi, je n'y arrive pas davantage, mais c'est un résultat logique. Donc voilà que le temps véritablement a changé, la durée n'est plus ce qu'elle était. Le concept d'éternité a disparu.

Alors, tous ces changements conceptuels, il faut les appliquer au seul problème important : moi, là-dedans, qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je suis ?

L'homme dans l'évolution

La réflexion sur ce que je suis vient d'avoir des réponses toutes nouvelles et magnifiques. Autrefois, j'ai appris au catéchisme que j'avais une âme et un corps. En classe, que j'étais un organisme et un esprit. Dans les deux cas, j'étais coupé en deux. Maintenant je peux me réunifier. Et il y a un vaste projet, un projet conceptuel qui consiste à dire :

« Un homme qu'est-ce que c'est ? » Ce n'est pas double, il n'est pas coupé en deux. Il est unitaire. « Je suis un objet, je suis », voilà la réponse des astrophysiciens. Comme le dit Hubert Reeves, je suis une poussière d'étoiles. C'est-à-dire que les objets qui me font, les éléments qui me font, les atomes de carbone, de silicium, de tout ce que vous voulez, viennent de l'univers. Ils ont été faits par des étoiles qui elles-mêmes ont fait du carbone et du silicium au cours de leur vie, parce qu'elles avaient assemblé des protons ou des neutrons qui eux-mêmes ont été faits avec des quarks, et on remonte jusqu'au Big Bang. Juste après le Big Bang, notre univers était sans intérêt. C'était un univers homogène. Sans diversité, pas de différence, tout est partout pareil. Puis, graduellement, nous passons dans un univers qui, par chance, a été construit avec des forces, des interactions qui font que peu à peu, des objets se créent, qui sont de plus en plus riches d'éléments. Ces éléments ont de plus en plus d'interactions subtiles entre eux et on dit que cet ensemble, cette structure matérielle, est plus complexe. Et comme elle est plus complexe, elle a plus de pouvoir. Progressivement, depuis quinze milliards d'années, la complexité augmente et les pouvoirs apparaissent.

C'est la loi de l'univers ; nous sommes dans un univers qui fait du neuf en permanence, un univers créateur. Avec des quarks, il a fait des protons, avec des protons, il a fait des atomes etc. Et sur la Terre, le

processus s'est accéléré parce qu'on a toutes sortes de chances : l'eau (et il n'y a pas beaucoup d'endroits dans l'univers où il y ait de l'eau, semble-t-il, en tout cas liquide. Elle nous a bien protégés), les ceintures de Van Allen... et peu à peu, on peut raconter l'histoire de la Terre comme l'histoire de la complexification progressive des structures qui apparaissent.

Un beau jour apparaît l'A.D.N., une molécule parmi d'autres. Il n'y a pas de quoi s'émerveiller au départ. Mais l'A.D.N. a le pouvoir de faire un double de soi-même, donc la molécule n'est pas destructible, et l'information qu'elle porte, les pouvoirs qu'elle a, sont des pouvoirs définitifs. Vous cassez un A.D.N., ce n'est pas grave, il a eu le temps de faire un double. Ce qu'il savait faire, un autre objet le fait. Par conséquent, peu à peu, des pouvoirs vont s'accumuler : l'A.D.N. va apprendre à faire des protéines, les protéines se mettent autour, ça donne des métabolismes et on dit que c'est vivant. Mais vous voyez bien que le mot « vie » a disparu. Voilà que le mot « vie » n'a plus de sens. Où est la frontière entre vivant et non vivant ? Il y a continuité, c'est bien plus beau. Ça choque au départ. Mais non, je suis un objet de la même lignée que les cailloux. Simplement, moi, je ne suis plus un caillou ; je suis même mieux qu'une bactérie, et les bactéries qui étaient mieux que des cailloux, ont continué à évoluer.

Et puis, il y a eu un grand événement, il n'y a pas très longtemps, il y a moins d'un milliard d'années, l'invention d'un truc : on a remplacé la reproduction par la procréation. Ça aussi, il faudrait beaucoup insister là-dessus auprès des enfants. Un beau jour, des êtres qui se reproduisaient n'ont plus été capables de le faire. Ils n'ont plus fait de double d'eux-mêmes, car ça faisait du nombre mais ça ne faisait pas du neuf. Ils ont inventé un truc inouï, au fond totalement illogique : à deux on en fait un troisième. Vous connaissez l'affaire, il y a de quoi réfléchir longtemps, même s'il n'y a pas longtemps qu'on a compris. Le premier qui a su ce qui se passait quand à deux on en fait un troisième, c'est Mendel en 1865. Mais son explication paraissait tellement invraisemblable que personne ne l'a comprise. En 1900, encore une affaire de XXe siècle, on a compris ce qui se passe quand à deux on en fait un troisième. Mais ce n'était pas moins invraisemblable, et ça n'a toujours pas pénétré les esprits. Enfin maintenant on a compris.

Depuis 800 millions d'années, 900 millions, à deux on en a fait un troisième, comme on met des loteries dans les jeux, c'est à dire qu'à chaque fois, on fait n'importe quoi. Faire un enfant à deux, c'est faire n'importe quoi ; plus exactement, c'est faire de l'imprévisible, de l'inattendu, et bien souvent — là je suis au cœur de mon sujet — du raté, du « pas comme tout le monde », de l'anormal et c'est comme ça que l'évolution s'est précipitée ; quand on parle d'évolution, on voit ça avec la vision de Darwin, qui pense que le moteur de l'évolution a été l'élimination des ratés, la victoire des réussis. Or, c'est faux.

Bien sûr, après coup, on peut avoir l'impression que l'élimination de ceux qui ont des problèmes prouve de temps en temps la théorie de la sélection, mais les grands bonds en avant de l'évolution proviennent de la victoire des ratés. C'est le poisson qui sort de l'eau, ou c'est le primate qui tombe des branches. Nous sommes des primates ratés ! Vu par un primate, l'homme devrait rougir d'avoir des pattes arrière qui ne nous permettent pas d'agripper les branches, de n'avoir pas de poil là où il les faut, de ne pas avoir de baculum, d'avoir etc. On s'est séparé des chimpanzés il y a cinq ou six millions d'années, tout le monde est d'accord là-dessus. Qu'est-ce qui fait qu'on s'est séparé ? Les mutations qui sont arrivées dans nos deux lignées n'ont pas été les mêmes et on ne les a pas partagées. Autrement dit, il y a cinq ou six millions d'années, dans une famille de primates tout à fait normaux, sont arrivés des êtres dont les uns sont devenus « homo », les autres sont devenus « chimpanzés », et ils n'ont jamais fait d'enfants ensemble. Quelque chose les a séparés. Ce ne doit pas être une séparation géographique, c'est donc une séparation biologique. On peut là-dessus émettre une hypothèse très amusante, mais qui n'est qu'une hypothèse (conséquence d'un constat évident), c'est que « homo » est le seul primate qui n'ait pas de baculum ; c'est un os, et un os placé dans le pénis. Quand on est un primate normal, on a un os là-dedans. On n'a jamais de problème de rigidité.

Il se trouve qu'on a perdu le baculum, vous le savez sans doute, on n'a pas d'os là-dedans. D'où quelques problèmes de rigidité, paraît-il. Alors, du coup, on peut faire l'hypothèse, et moi elle me plaît bien, que dans cette famille qui était à la fois les ancêtres des chimpanzés et des hommes d'aujourd'hui, un mâle est arrivé. Il avait une mutation, le pauvre type, il n'avait pas de baculum. C'était le raté de la famille ! Alors il s'est consolé avec une cousine qui avait la vue basse, qui n'était pas maligne, et ça fait Adam et Ève. Moi, ça me plairait bien de penser que c'est à cause de ce genre de petite aventure qu'on a été raté. On s'en est sorti quand même. On a fait avec.

Du coup, on a accumulé des erreurs, en particulier l'erreur fondamentale d'avoir un cerveau hypertrophié, erreur puisque ce n'est pas compatible avec la taille du bassin de la mère. Et les mamans chimpanzés qui ont vu les mamans homo enfanter des bébés avec des cerveaux qui grossissaient ont dû se dire : « Les malheureuses, elles accumulent les malheurs : elles ont des mâles qui n'ont même pas de baculum, et elles ont des bébés, des fœtus, qui ont un cerveau énorme ! » C'était la catastrophe biologique. Ça s'est transformé en chance ; voilà une idée importante, l'histoire de l'évolution, c'est la victoire des ratages, des gens qui ne sont pas comme tout le monde, qui ne savent pas faire des choses que les autres savent faire mais qui savent faire des choses que les autres ne savent pas faire.

L'histoire de l'évolution, c'est la victoire de ceux qui ont de temps en temps pu surmonter un handicap pour le transformer en moteur. Progressivement, on en arrive donc à cet être qui a, dans le cerveau, l'objet le plus complexe qui soit : cent milliards de neurones avec un million de milliards de connections. Il n'y a pas plus complexe, donc il n'y a nulle part plus de pouvoir que dans le cerveau humain.

L'homme se définit par rapport à la place qu'il occupe dans une société

Voilà mon histoire de l'univers. Quinze milliards d'années, complexification permanente, l'aboutissement local, en tout cas le chef-d'œuvre. Chacun peut dire ça, évidemment. Mais, ce n'est pas tout à fait vrai, plus exactement pas complet. Ce chef-d'œuvre a utilisé sa complexité pour inventer le regard sur le monde qu'est la science. Il a inventé aussi quelque chose d'extraordinaire à quoi on ne pense pas : c'est la mise en commun, la communication. Tous les animaux communiquent des informations. Nous, non seulement nous communiquons des informations, mais avec un langage d'une subtilité invraisemblable, grâce à une erreur aussi, un handicap : nous avons notre larynx mal placé, trop bas, ce qui nous a permis comme compensation d'inventer un langage extrêmement diversifié.

Grâce à ce langage, nous avons une communication qui crée une réelle interaction entre chacun des hommes. Nous avons par conséquent créé un objet plus complexe que chacun d'entre nous, l'ensemble des hommes. C'est essentiel. Je suis le chef-d'œuvre de la nature du point de vue de la complexité intérieure, d'accord, mais grâce à cette complexité, j'ai créé depuis quelques centaines de milliers d'années un objet plus complexe que moi, l'ensemble des hommes. Si les hommes étaient simplement ajoutés les uns à côté des autres, on obtiendrait un tas d'hommes, une foule, ce qui n'apporterait rien. Mais si les hommes sont les uns avec les autres en interconnexion, ils créent un objet plus complexe que chacun, qui transforme chacun des éléments qui participent à cet ensemble.

C'est ainsi que l'on peut résoudre le problème de la confiance et éviter cette coupure en deux entre l'âme et le corps ou l'esprit et les organes. On peut dire « je suis un objet », certes, mais un objet élément d'un ensemble et cet ensemble a des pouvoirs que je n'ai pas. Et c'est toujours vrai, une structure matérielle complexe a des pouvoirs qu'aucun de ces éléments ne possède. Donc l'humanité, la collectivité, la communauté humaine, a des pouvoirs qu'aucun homme ne possède. Parmi ces pouvoirs, il y a la capacité à faire émerger la confiance, la personne.

Si je suis devenu une personne, bien sûr, il fallait que j'aie reçu des gènes d'homme ; c'était nécessaire, mais pas suffisant. Ce qu'il fallait aussi, c'est que je baigne dans une communauté humaine qui a fait de moi quelqu'un. Si j'ai été capable de dire « je » c'est que d'autres se sont adressés à moi. Je résume ce processus dans une description un peu trop rapide : je m'exprime avec « je » parce qu'on m'a dit « tu » et que les autres disaient « je » en parlant, chacun, de soi-même. Et si personne ne m'avait structuré avec « tu », je n'aurais jamais prononcé « je ». J'aurais été, mais je n'aurais pas su que j'étais.

Conséquences en termes d'éducation

Vous voyez bien qu'on est au cœur du problème de l'éducation. L'éducation c'est dire « tu » à un petit homme pour le conduire hors de lui-même, car être conscient, c'est sortir de soi. Dire « je », c'est parler de soi à la troisième personne. Et si j'en suis capable, c'est qu'on m'a éduqué, conduit hors de moi-même.

A l'école on lui donne du savoir, mais ce n'est pas la finalité de l'école. La finalité de l'école c'est de conduire l'enfant hors de lui-même pour qu'il puisse percevoir qui il est, percevoir qu'il se construira en interconnexion, avec l'aide des autres. Voilà ce que j'ai à faire à l'école. Être en face d'un enfant et lui dire :

« Je vais t'apprendre que tu existes. Je vais faire de toi quelqu'un de conscient, je vais te faire te regarder de l'extérieur et t'apercevoir que tu as cent ans à te construire, que tu ne peux pas le faire tout seul : tu ne peux le faire qu'avec les autres. L'important, c'est de comprendre que ce que tu es n'est pas à l'intérieur de toi. Il est dans les rapports que tu as avec les autres. » Si vous cherchez Albert Jacquard, il ne faut pas le chercher à l'intérieur, vous trouverez le foie, le cœur ou le cerveau d'Albert Jacquard, mais ça n'est pas Albert Jacquard. Où est-il ? Il n'est pas là-dedans. Il n'est même pas dans son cerveau. Il a sa façon de réfléchir là-dedans, mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, ce sont les liens qu'il a. Je suis les liens que je tisse...! et me voilà avec un projet éducatif évident : faire que tout enfant puisse tisser des liens.

Tout enfant, et aussi tout adulte, n'a rien d'autre à faire dans sa vie que de tisser des liens. C'est pourquoi je ne suis pas du tout triste de penser qu'un jour je n'aurai plus de travail, à condition de bien séparer les concepts et de ne pas mettre dans le travail ce qui est « activité d'échanges ». Donc pour moi, il y a d'une part, le travail tripalium, vous savez le trépied sur lequel on met les gens pour les torturer, la table de travail, c'est là où on est torturé. On parle même de salle de travail pour la femme qui accouche et qui souffre. Si elle peut accoucher sans souffrir, tant mieux, bravo. Mais il me faut donc peu à peu éliminer le travail qui est destructeur, fatiguant. Un instituteur qui travaille devrait démissionner tout de suite. Il n'a pas à travailler. Il se fatigue ; oh ! c'est très fatiguant, mais quelle merveilleuse fatigue de se dire le soir : « Ah ! quels problèmes j'ai eus avec mes 25 gosses, et il a fallu que je réponde à ceci, il a fallu que... Mais j'ai vécu avec eux. Je me suis fait, je me suis transformé, ils m'ont posé des questions qui m'ont fait réfléchir ».

Je le vis moi-même : quand, l'autre jour, j'étais devant 80 gosses, les « Val Fourré », vous savez aux environs de Mantes, un lieu où on brûle les voitures tous les jours, où c'est plein de loubards... Oui, c'étaient des loubards, ils étaient merveilleux. La question qu'on m'a posée m'a fait réfléchir et j'y réfléchis devant vous ce matin encore :

« Monsieur, est-ce qu'on peut devenir généticien quand on a un casier judiciaire ? ». Je ne m'attendais pas à la question, mais vous sentez le drame qu'il y a là-dessous. Le gamin qui se demandait cela, et il avait 14-15 ans, voulait devenir généticien, puisqu'il avait devant lui un généticien ; ça lui semblait pas mal, d'être généticien. D'autre part, son casier judiciaire ne devait pas être bien loin, ou celui du grand frère ou du père. Un casier judiciaire, bon,... que voulez-vous que je réponde ? Je me suis surpris à faire l'apologie du vol, moi ! Non, je n'en fais pas l'apologie, mais je lui ai dit : « Si tu as un jour un casier judiciaire, et il vaut mieux ne pas en avoir, arrange-toi pour ne pas en avoir, mais si un jour tu en as un, ce n'est pas une catastrophe, ce n'est pas ta vie entière. Une fois que tu auras volé, tu auras payé avec deux semaines de prison, ce n'est pas grave, enfin c'est grave quand même, ne le fais pas ».

Vous voyez, je ne savais pas très bien comment m'en sortir en lui disant : « De toute façon, casier judiciaire ou pas, ce qui compte c'est ce que tu fais de ta vie ». Je crois que j'étais en train de l'éduquer et de lui demander de réfléchir que l'essentiel c'est d'avoir une vie au cours de laquelle on va construire quelqu'un et qu'on ne peut pas se construire tout seul : « Tu ne peux pas te construire sans aider les autres à se construire eux-mêmes ». Voilà ce qu'on fait à l'école, et on a donc besoin de l'Autre pour construire. Cet Autre, s'il est mon miroir, s'il est semblable à moi, il ne m'apporte rien. Il n'y a pas de différence de potentiel, il n'y a pas d'opposition ; par conséquent, s'il n'y a pas de différence, je ne peux pas me construire. Il me faut, à chaque fois, valoriser toutes les difficultés que me cause l'autre. Il m'embête, bien sûr, il me pose des problèmes que je n'ai pas l'habitude de résoudre mais voilà, c'est à cause de lui que j'existe. Je m'aperçois, chaque fois, que c'est justement de celui qui apparemment n'allait pas m'apporter que je tire le maximum. Que je tire le maximum pour moi.

Une petite aventure que j'ai eue dans une école pour enfants pauvres, immigrés, dans un faubourg de Reims. Il y avait là des enfants de toutes origines. La vision que j'ai, l'image qui m'est restée, c'est cette petite fille toute frêle, en C.M.2, le cours moyen deuxième année ; E = C.M.2 et pas M.C.2... Cette petite fille, lorsque j'ai terminé mon petit laïus ainsi : « Qui pose des questions ? », lève le doigt. « Bon vas-y, pose ta question ». Elle ne pouvait pas parler. Tout au long, chaque fois que je demandais : « Alors, qui pose une question ? », elle levait le doigt, elle en avait des questions, mais elle ne savait pas parler. Chaque fois, je passais à l'autre. Tout à fait à la fin, quand on est allé dans la cour de récréation, que les mamans apportaient toutes sortes de gâteaux de tous les pays du monde, elle m'a pris par la main, par le petit doigt, et elle m'a emmené tout au fond de la cour. Elle m'a montré une porte, sans un mot, bien sûr : elle ne pouvait pas parler. Et puis, on est revenu, vraiment comme des amoureux. On était deux amoureux. J'ai appris plus tard que c'était

la porte par laquelle elle était toute seule à entrer le matin, parce qu'elle habitait de l'autre côté. Les autres entraient par le grand porche. Elle m'avait fait cadeau de sa porte. C'est tout ce qu'elle pouvait m'offrir, elle me l'a donné.

Et je vous parle d'elle aujourd'hui, et vous êtes émus autant que moi, parce que c'était très exactement l'apport de quelqu'un qui m'a fait réfléchir, qui reste présent en moi. Quand je pense à des petites filles, je pense à elle en particulier. Je suis fait d'elle très profondément, je n'oublierai jamais : comment s'appelait-elle, que va-t-elle devenir, qui sait ? Très probablement, son sort ne va pas être drôle. C'était une famille pauvre, il devait y avoir du chômage, il devait y avoir des casiers judiciaires, quel va être son sort ? Probablement moche. Et il n'y a aucune raison au départ pour qu'il le soit. Il n'y a aucune raison.

La révolution dans l'éducation

La voilà, la révolution. Je vous parlais des révolutions que nous sommes en train de vivre, de nos effectifs, de leur répartition, de nos pouvoirs, de nos concepts... Eh bien, mon regard sur cette petite fille, il faut qu'il soit le regard que j'évoquais tout à l'heure. Elle participe, elle. Elle a su participer sans parler, elle a créé des liens. Vous sentez la solidité du lien qu'elle a créé avec moi. Elle ne le sait pas, mais elle m'a attaché, et du coup, elle a participé à cette construction de quelqu'un. Elle l'a vécue. Si notre société n'est pas capable de la respecter comme elle doit l'être, cette petite fille, il faut transformer cette société. Ce n'est pas supportable. Si son papa est chômeur, si sa maman est obligée de faire je ne sais quoi pour pouvoir survivre, eh bien cette société doit être vomie. Ce n'est pas possible. Voilà où j'en suis.

Il nous faut, nous les éducateurs, nécessairement fabriquer des révolutionnaires. Pas des révolutionnaires violents nécessairement. Il ne s'agit pas de couper des têtes ou de brûler des choses, non, il s'agit de transformer des concepts, de transformer des regards, et de transformer des façons d'être les uns avec les autres. Oser dire à quelqu'un qui n'a pas de travail, qu'il est de trop ou le lui faire comprendre, c'est un scandale. Aucun homme n'est de trop. J'ai besoin de ma petite fille même quand elle ne sait pas parler, j'ai besoin d'elle. Aucun homme n'est de trop ; cela fait partie de l'enseignement initial. « Tu es quelqu'un qui participe à une société qui a besoin de toi. Alors essaie d'y participer au mieux et exige que la société vraiment t'ouvre tout ce qui est nécessaire, te donne ce qui est nécessaire pour vivre décemment ».

Je participe, vous le savez, au D.A.L. (Droit Au Logement). Je sais que beaucoup d'entre vous ont accepté d'aider cette association qui en a bien besoin. Comment voulez-vous faire autrement que de faire un ac-croc au droit de propriété quand il y a juste un peu plus d'un an, on voyait rue de Rennes, rue du Dragon, un immeuble vide depuis trois ans, magnifique, solide, et des familles qui ne savaient pas où loger le soir. On n'avait pas le droit de ne pas ouvrir les portes et d'y installer ces familles ; et c'est là où l'Abbé Pierre a joué un rôle formidable. Il nous a fait comprendre qu'il fallait commencer par ceux-là. Il a une phrase terrible l'Abbé Pierre, terrible. « C'est par les plus démunis qu'il faut commencer ». Or nous vivons une société qui commence par ceux qui sont le moins démunis. Vos droits sont d'autant plus grands que vous avez plus d'argent, plus de pouvoir, alors qu'il faudrait proclamer que les droits sont d'autant plus grands que l'on a moins de moyens. C'est tout un renversement qui est nécessaire. Comment le faire ?

Cette révolution inéluctable, ou bien elle ne sera pas préparée et elle sera violente, elle sera terrible, et elle coûtera très cher à tout le monde, ou bien elle sera préparée, elle sera voulue, organisée ; elle ne peut l'être que par les éducateurs. Si la France vit en République, vous le savez bien, ce n'est pas à cause des hommes politiques qui avaient voté la République à une voix près, et qui au fond s'étaient trompés, qui étaient tout prêts à changer d'avis. Si la France vit en République, c'est que des instituteurs l'ont voulu. Les instituteurs de la fin du siècle ont dit : « Nous, on veut que cela soit une République ». C'est fait. C'est irréversible. Ce qui entraîne la révolution, la vraie, le changement en profondeur, c'est l'éducation. Voilà pourquoi vous êtes les véritables fabricants du monde de demain : parce que vous fabriquez les hommes qui vont vivre ce monde de demain. Il faut les y préparer, leur montrer leurs responsabilités et surtout, leur montrer que le plus grand tort pour eux serait d'être désespérés.

Conséquences sur le plan social

Or, vous le savez bien, les jeunes actuellement sortent de l'école désespérés parce qu'il n'y a pas de place pour eux. Il faut commencer par leur en donner une, quel qu'en soit le prix. Il faut savoir oui ou non si on met en priorité la lutte contre le chômage des jeunes, ou l'Europe, ou la défense du franc, ou je ne sais quoi. Non, une priorité ça se respecte. La priorité c'est, quel que soit le prix, de dire à un jeune : « J'ai besoin de toi, je te le prouve ». Car c'est vrai, j'ai besoin d'eux. Il y a toujours du travail, enfin de l'activité, au sens de vivre ensemble et de donner à chacun ce qu'il lui faut pour avoir une vie décente.

Nous, le D.A.L., nous sommes entrés par effraction, presque, au C.N.P.F. Ça a été difficile, il y avait des sas, il y avait des portes, il y avait des vigiles, mais finalement, avec un petit peu de trafic d'influence de ma part, nous avons été reçus par le Secrétaire Général du C.N.P.F. Donc, l'autre jour, à cette réunion avec le C.N.P.F., il y avait dans notre groupe un certain nombre de chômeurs. Un homme qui ramassait des choses dans des poubelles a dit : « Je ne veux pas du R.M.I., revenu minimum, il faut l'appeler le revenu de décence. Il faut un revenu de décence. J'ai le droit de vivre une vie décente, je suis un homme et je ne suis pas reconnu comme tel ». Et au fond, en disant tout ça, il montrait à quel point il était utile. A la sortie, le secrétaire général, à part, m'a dit que j'avais bien de la chance de travailler avec des gens comme ça. Il a été transformé un peu, je pense, en profondeur et je crois qu'au-delà des mesures qu'ils prendront immédiatement pour venir en aide à quelques personnes, ça, ça ne compte pas, il y aura des transformations dans les états d'esprit. Elles se font peu à peu.

J'ai l'impression qu'au D.A.L., nous sommes des éducateurs comme vous. Ce que nous avons fait, c'est d'éduquer un peu le peuple français à propos du droit au logement. En France, vous le savez bien, j'en fais partie, nous sommes très respectueux du droit de propriété. Ah ! Il ne faut pas toucher à ma petite maison. Bien sûr, mais à côté du droit de propriété, il y a le droit au logement. Il est maintenant écrit dans la loi, mais il n'était pas dans les têtes. Il y a cinq ans, quand on squattait un immeuble, on était traîné devant le tribunal. Le tribunal nous disait :

« Déguerpissez ! Vous avez violé le droit de propriété ! ». Bien sûr c'est la loi, mais aujourd'hui, les tribunaux nous disent : « Vous avez violé le droit de propriété, c'est très mal, vous devez partir, mais l'État et la Municipalité de Paris, eux, ont violé le droit au logement. Et le droit au logement est un droit aussi constitutionnel que le droit de propriété. Par conséquent, de même que vous, vous devez partir, eux, doivent respecter le droit au logement et doivent reloger ces familles et c'est pourquoi on vous donne tous les délais nécessaires ».

Eh bien, qu'en l'espace de quelques années les tribunaux aient changé leurs attendus, et les attendus relatifs à la rue du Dragon sont remarquablement écrits par le tribunal, cela prouve que peu à peu, la mentalité des français est en train d'évoluer. Cette mentalité évolue malheureusement trop lentement, car les choses vont vite mais si on peut espérer que les mentalités évoluent vite, c'est à condition que les enseignants prennent cela au sérieux. Si vous enseignez le droit au logement, en même temps que le droit de propriété, vous changerez peu à peu les mentalités. Oui, cet enfant, ce jeune, il a droit à une vie décente. Nous sommes un pays riche, merveilleusement riche, nous ne vivons pas du tout au-dessus de nos moyens comme on dit stupidement, c'est faux. Simplement, nous ne savons pas répartir les richesses. Alors il nous faut transformer les mentalités. C'est ce que j'essaie de faire, mais une voix toute seule ne va pas bien loin. Quand cette voix est relayée, alors, on peut espérer changer. Malheureusement, le grand problème tient à l'urgence.

(...) Ils ont parlé, ils ont échangé, ils ont créé quelque chose. Toujours la vertu de l'échange ; ils ont fait plus qu'eux-mêmes, et du coup, ils ont un peu transformé l'Histoire.

Alors échanger, c'est ce que l'on fait à l'école. L'école n'est pas le lieu où on apprend du savoir, oui, quand même au passage, mais on apprend surtout à échanger. L'école n'est pas le lieu où on prépare des examens. L'examen, c'est le petit détail technique, un peu insignifiant. L'école est le lieu où on apprend à devenir soi-même, différent des autres, mais toujours en appétit d'échange avec l'Autre.

Albert JACQUARD

1999